Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 20 (1948)

Heft: 8-9

Artikel: Avis aux intéressés

Autor: Jacquet, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-123112

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

habitation

COMMISSION DE RÉDACTION

LAUSANNE : Fr. Gilliard, architecte ; M. J. Balmas, secrétaire du Cartel romand d'hygiène sociale et morale ; Virieux, architecte cantonal. GENÈVE : E. Fatio, architecte ; A. Guyonnet, architecte ; Dr A. Montandon. NEUCHATEL : F. Decker, architecte. FRIBOURG : E. Lateltin, architecte.

ÉDITION

Section romande de l'Union suisse pour l'amélioration du logement, 28, rue de Bourg, Lausanne.

ADMINISTRATION

11, avenue de Beaulieu, Lausanne. Chèques postaux II. 6622. Téléphone 3 33 31. Adresse postale : Case postale Chauderon, Lausanne.

RÉDACTION

A. Hœchel, architecte F. A. S. et S. I. A., Genève ; Pierre Jacquet, architecte. Secrétariat de rédaction : 8, rue Gautier, Genève. Tél. 2 94 05.

●

TOUS LES MEMBRES DES SOCIÉTÉS SUIVANTES REÇOIVENT « HABITATION »

U. S. A. L. Section romande de l'Union suisse pour l'amélioration du logement
F. A. S. Section romande de la Fédération des architectes suisses
S. C. H. Société coopérative d'habitation, Lausanne
S. C. H. Société coopérative d'habitation, Genève
S. A. L. Société pour l'amélioration du logement, Genève
A. D. E. A. Association des employés architectes et techniciens du bâtiment, Genève
S. D. T. Société des dessinateurs et des techniciens du canton de Vaud, Lausanne
Le Logement ouvrier, Lausanne

●

ABONNEMENT

Suisse : Fr. 6.— par an. Etranger : Fr. 8.—. — Prix du numéro (Suisse) : Fr. 0.60.
Les fascicules séparés sont en vente à l'administration, à l'agence des journaux et dans les kiosques à journaux. — Versement au compte de chèques II. 6622.

Avis aux intéressés

Genève organise chaque année, au début de l'automne, une série d'entretiens, de conférences et de manifestations artistiques, qui ont pour but de fixer les idées actuelles sur des problèmes contemporains d'ordre spirituel. Pour cela, on impose un thème de discussion et l'on invite à parler un certain nombre de personnalités particulièrement aptes à jeter quelques lumières sur la question choisie.

Ces « Rencontres internationales de Genève », qui ont eu lieu deux fois déjà, ont demandé cette année que soit débattu le problème de l'art contemporain. Il faut très vivement regretter qu'aucun architecte n'ait été invité (ou plutôt, n'ait accepté l'invitation, car je crois que Le Corbusier a été pressenti par les organisateurs, mais n'a pas pu venir). On a d'ailleurs, à mon gré, donné trop de place à la critique et à la littérature : un véritable créateur, en nous apportant les leçons de ses expériences, n'aurait certes pas fait mauvaise figure dans ces conversations. Mais, comme chacun peut y prendre la parole, peut-être se trouvera-t-il un artiste pour exprimer ce que ne pourront pas dire un philosophe, un critique ou un littérateur, qui n'ont pas à se battre avec la « matière rebelle » que l'art a pour mission de faire chanter.

Cette question de l'art contemporain, comme beaucoup de celles qui font l'objet de nos palabres, ne peut se résoudre par des discussions, même si ces discussions sont intéressantes, même si elles nous apportent des éléments nouveaux. Je ne crois pas d'ailleurs que personne espère un semblable miracle. Non, l'intérêt de ces entretiens est ailleurs : il est, d'abord, dans le choix de leur sujet. Au moment où l'avenir est chargé de tant d'inquiétudes (et d'espoirs aussi, mais combien lents à prendre forme !) alors que

les Rencontres auraient pu essayer d'approfondir des problèmes plus urgents à première vue (des problèmes d'un aspect plus purement politique, par exemple, comme d'ailleurs elles l'avaient fait les années précédentes), il est réconfortant, pour ceux qui ont foi malgré tout en la vertu de l'œuvre d'art, qu'elles aient voulu nous conduire à des problèmes qui tiennent si peu de place dans les présentes aventures de notre pauvre planète.

Je sais bien que personne au monde n'est capable, par des théories abstraites, d'améliorer la qualité de notre production artistique. Il est d'ailleurs significatif, et encourageant, de constater que ces théories ont infiniment moins d'influence sur les formes d'art les plus humbles, celles qui ont la charge de créer le cadre quotidien de notre existence, celles qui sont obligées, par leur destination et par leur technique, de se conserver quelque bon sens, quelque échelle humaine, si elles veulent nous rester utiles. Je veux parler de l'art décoratif, et particulièrement du mobilier. Contrairement à ce qui se passe pour la peinture, par exemple, et, quoique à un degré moindre, pour la sculpture, nous pouvons dégager, dans la production moderne de nos architectes d'intérieurs, céramistes, tapissiers (tout particulièrement), dessinateurs d'étoffes d'ameublements, un mouvement sympatique qui peut très bien amener, d'ici quelques années, un classicisme. J'ai grand peur que les Rencontres internationales de Genève n'entament pas ce problème, sans doute parce qu'il obligera quelques-uns des « critiques influents » qui seront venus nous faire part de leurs dernières découvertes métaphysiques, à regarder la réalité d'un peu plus près, ce qui, à lire leur prose, ne doit pas leur arriver tous les jours.

Je ne voudrais surtout pas passer pour un de ces contempteurs de l'art moderne, qui trouvent de faciles prétextes à leur amertume dans la comparaison entre nos œuvres d'art et celles que nous a léguées le passé. Rien ne doit nous empêcher de regarder notre époque avec un œil clair, rien ne nous oblige à la condamner au nom de quelque idéal ; les chefs-d'œuvre ne se renouvellent pas à volonté, certes, mais ce n'est pas en préparer le chemin que de se bander les yeux et de se boucher les oreilles, et c'est être un bien piètre guide que de regarder continuellement derrière soi. Il est aussi bête de prôner systématiquement l'art d'il y a cinquante ou cent ans en décriant l'art contemporain, que d'adopter l'attitude contraire (plus semblable d'ailleurs qu'il n'y paraît au premier abord), qui consiste à déclarer ridicule tout ce qui nous a précédé, pour n'admirer que l'art nouveau.

Et pourtant... Celui qui aime son temps, comme nous avons tous la prétention de l'aimer, puisque c'est de lui que nous vivons, et qu'il est formé de millions et de millions de pensées, d'espoirs, de sourires, de douleurs, de déceptions, de joies, de tristesses semblables aux nôtres, celui qui aime ce temps-là, ne peut s'empêcher de trouver que vraiment, parfois, « il va un peu fort » !

Mais au lieu de considérer l'artiste (si l'on est critique) ou la critique (si l'on est artiste) comme responsable de ces excès, ne peut-on pas penser que ces aberrations proviennent de causes beaucoup plus profondes, où la collectivité et les rapports sociaux jouent le rôle principal ? L'artiste n'a pas, et n'a jamais eu, une activité indépendante : l'accuser du désarroi dans lequel il se trouve, c'est, à peu près, mettre en accusation le baromètre lorsqu'il fait mauvais temps. Il n'est pas d'artiste qui ne soit en même temps homme et citoyen, il n'en est pas qui ne soit formé par son époque : vouloir le dégager de cette époque pour le placer sur un piédestal, dans une tour d'ivoire, c'est l'asphyxier, autant qu'on asphyxie un poisson en le sortant de la rivière. C'est pourquoi un philosophe du siècle dernier a pu dire : « Il n'y a pas d'histoire de l'art » : l'histoire de l'art, c'est l'histoire, dans laquelle elle s'inclut tout naturellement.

Mon propos n'est pas de recréer ici le débat qui va s'engager aux Rencontres internationales : ce serait dépasser le cadre de cette revue, dont la tâche d'amélioration du logement est déjà amplement suffisante à ses forces. Je voudrais montrer, avec beaucoup de modestie, que si l'on peut ouvrir de verbeuses disputes sur la question de savoir si le peintre ou le sculpteur doivent participer à *toute* la vie de leur époque, cette obligation est d'une telle évidence pour l'architecte et pour le décorateur, qu'il n'est même pas nécessaire d'entreprendre un débat à ce sujet. « Pour eux, disait récemment un critique, la connaissance des problèmes de notre société, de ses tendances, de ses luttes, de ses désirs, de ses espoirs, peuvent leur fournir un matériel immense, dont leur fantaisie ou leur génie créateur pourront s'inspirer pour réaliser des œuvres d'art. » Ils possèdent donc, en la technique dont ils se servent, non seulement des moyens d'expression, mais des moyens d'action.

C'est pourquoi nous devons penser tout particulièrement à eux quand nous essayons de fixer en nous le visage de notre culture. Il est hors de doute que celle-ci est morte ou, en tout cas, moribonde, et que cet état de décomposition favorise toutes les aberrations où nous voyons s'égarer nos artistes. Je sais comme tout le monde que nous ne manquons pas de gens cultivés : mais ce qu'ils portent en eux, ils ne peuvent le communiquer à personne, ils sont incapables d'en tirer quelque chose de personnel, et leur apport à l'œuvre commune est nul. D'ailleurs, pour former une culture semblable à celles du Ve siècle grec, du XIIe siècle médiéval, du XVe siècle italien, du XVIIe siècle français, il faut des générations et des générations nourries à la même mythologie, à la même foi. C'est en cela d'ailleurs que tout art est un art religieux. Nos cathédrales sont désaffectées.

On voit comme ces problèmes nous amènent vite

aux problèmes de notre existence elle-même, au risque d'ailleurs de nous égarer quelque peu. Je voudrais simplement montrer, par les illustrations qui accompagnent cet article, que certains artistes travaillent malgré tout dans le bon sens et ne se laissent pas perdre par de mauvais bergers en des chemins sans issue. A voir les architectes, les ensembliers et les décorateurs créer d'une manière si encourageante des œuvres si accessibles, tout ne semble pas perdu : pourquoi alors ne pas voir le problème de l'art contemporain, non pas de l'extérieur, non pas en essayant de lui créer un idéal abstrait, mais en partant de ce qu'il peut nous donner ? Il est peut-être bien décevant, pour certains de nos critiques, de considérer qu'une chaise, par exemple, est d'abord faite pour s'asseoir, et non pour illustrer une théorie esthétique, et que cette obligation pratique ne l'a jamais empêchée d'être un bel objet, jusqu'à devenir le témoignage d'une époque, la signification d'une mentalité et, par là, de nous aider à connaître un aspect de l'homme ? L'humble technique est trop oubliée dans leurs raisonnements, et pourtant c'est un peu grâce à elle que les cathédrales sont si belles. En ce moment a lieu à Paris une exposition de mobilier inspirée du surréalisme, dont j'aurais volontiers montré des photographies si je n'avais craint les foudres justifiées de notre Comité de rédaction, pour prouver où peuvent tomber les meilleurs artistes du monde quand ils ne sont plus soutenus ni par la collectivité qui depuis longtemps ne s'intéresse plus à leurs travaux, ni par une culture solide et féconde.

Une exhibition si scandaleuse est heureusement exceptionnelle, et nous ne pouvons pas en déduire des tendances générales. La grande majorité du mobilier français, italien, nordique, suisse, est significative d'une véritable et saine renaissance, qui sait utiliser les ressources de notre temps. Les lourdes richesses et l'euphorie béate des années qui ont précédé la guerre de 1914, si elles ont eu encore quelques effets jusqu'en 1925, sont bien oubliées aujourd'hui, et nos artistes, aidés d'industriels intelligents, comprennent le sens dans lequel ils doivent s'engager. Il n'est plus possible de condamner ou d'empêcher la fabrication en série d'objets qui jusqu'à présent étaient créés par l'artisanat. Tout se passe, pour ceux qui regrettent la disparition de ce dernier, comme si la mort d'une technique signifiait la mort de l'art qui l'utilise. Dans tous les domaines au contraire, on constate que le début de la décadence coïncide justement avec la plus grande perfection technique : il n'est, pour s'en persuader, que de considérer le gothique flamboyant et ses merveilles, par exemple, ou la sculpture de Canova, ou la peinture dénommée « officielle » du XIXe siècle. Je pense donc que la technique qui utilise la machine, si elle reste « technique », peut fort bien servir un art significatif de nos besoins et de tout ce qui détermine les objets qui nous entourent, en lesquels nous voulons voir le reflet de notre époque et de nous-mêmes. Que cela implique la disparition d'une certaine catégorie d'artisans, cela est regrettable, certes, mais l'histoire du monde s'est entièrement formée à travers des faits comme celui-là. Il n'y faut voir nul mal, mais, au contraire, une libération. Ces choses ont d'ailleurs été dites mille et mille fois (ici même, il n'y a pas si longtemps, par l'architecte Marcel Lods) pour que je me dispense d'insister.

Les orateurs des Rencontres internationales ne manqueront pas d'insister, d'autre part, sur la nécessité d'intégrer à nouveau les arts plastiques dans l'architecture, si l'on veut combler le fossé qui sépare l'artiste du public. Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'épiloguer longuement ici sur les disputes soulevées par cette question : « L'artiste est-il responsable de ce divorce ou, au contraire, ce divorce est-il le fait de la société ? » Toujours est-il que ce divorce est évident et qu'il a conduit notre art à une production empreinte d'un immense désespoir. La société n'en est peut-être pas responsable, parce qu'elle est elle-même désespérée et qu'elle ne donne plus à l'artiste aucun sujet d'exaltation.

Le remède — un des remèdes, celui dont l'effet serait le plus immédiat — en attendant qu'on nous rende une mythologie, une foi, un humanisme semblables à ceux qui ont animé la Grèce, le moyen âge ou la Renaissance, et qui sont les véritables « lieux communs » dans lesquels se fondent les œuvres d'art, le remède de la décoration publique me paraît parfaitement applicable pour l'instant à nos monuments. Ici encore, je crois que Jean Lurçat, le lissier, a défendu dans cette revue une position qui, à ma connaissance, n'a pas été ébréchée. Il soutenait encore l'autre jour, devant un public de critiques d'art éberlués de tant d'audace, qu'avant de nous parler de dépassement, il ne serait pas mauvais que nous parlions de démarrage. C'est là une position de véritable artiste, qui ne veut pas s'empêtrer dans les mille nuances où se perdent bon nombre de créateurs.

C'est pourquoi il faut approuver hautement l'initiative du Conseil administratif de la ville de Genève et du Département des travaux publics, qui ont ouvert dernièrement un concours de décoration murale, concours auquel nos artistes ont d'ailleurs répondu avec trop peu d'empressement. Un seul d'entre eux, Marcel Poncet, qui ne pouvait pas recevoir autre chose que le premier prix, a montré que le travail sur le mur est tout différent du travail sur le chevalet. Ses figures, dont l'on peut voir la principale dans nos illustrations, ont une grandeur, une unité, une puissance qui nous font nous réjouir d'en voir bientôt l'exécution. Puisse cet exemple être suivi d'autres expériences : c'est la seule réponse que les artistes peuvent faire aux palabres byzantines qui vont se dérouler aux Rencontres internationales.

Pierre JACQUET.